

Léon TOLSTOÏ

RESURRECTION



Table des matières

Première partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

I

II

Chapitre IV

I

II

III

IV

V

VI

VII

Chapitre V

I

II

III

IV

V

VI

VII

Chapitre VI

I

II

III

IV

V

VI
VII

Chapitre VII

I
II
III

Chapitre VIII

I
II
III
IV

Chapitre IX

I
II
III
IV

Chapitre X

I
II

Chapitre XI

I
II
III
IV

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

I
II
III

Chapitre XV

Chapitre XVI

I

II

III

IV

V

VI

Chapitre XVII

I

II

Chapitre XVIII

Deuxième partie

Chapitre I

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

Chapitre II

I

II

III

IV

Chapitre III

I

II

III

IV

Chapitre IV

I

II

III

IV

V

Chapitre V

I

II

III

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

I

II

Chapitre IX

I

II

III

IV

Chapitre X

I

II

Chapitre XI

I

II

III

IV

Troisième partie

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

I

II

III

Chapitre XXIX

Première partie

Chapitre I

En vain quelques centaines de milliers d'hommes, entassés dans un petit espace, s'efforçaient de mutiler la terre sur laquelle ils vivaient ; en vain ils en écrasaient le sol sous des pierres, afin que rien ne pût y germer ; en vain ils arrachaient jusqu'au moindre brin d'herbe ; en vain ils enfumaient l'air de pétrole et de houille ; en vain ils taillaient les arbres ; en vain ils chassaient les bêtes et les oiseaux : le printemps, même dans la ville, était toujours encore le printemps. Le soleil rayonnait ; l'herbe, ravivée, se reprenait à pousser, non seulement sur les pelouses des boulevards, mais entre les pavés des rues ; les bouleaux, les peupliers, les merisiers déployaient leurs feuilles humides et odorantes ; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons déjà prêts à percer ; les choucas, les moineaux, les pigeons, gaiement, travaillaient à leurs nids ; les abeilles et les mouches bourdonnaient sur les murs, ravies d'avoir retrouvé la bonne chaleur du soleil. Tout était joyeux, les plantes, les oiseaux, les insectes, les enfants. Seuls, les hommes continuaient à tromper et à tourmenter eux-mêmes et les autres. Seuls les hommes estimaient que ce qui était important et sacré, ce n'était point cette matinée de printemps, ce n'était point cette beauté divine du monde, créée pour la joie de tous les êtres vivants, et les disposant tous à la paix, à l'union, et à la tendresse ; mais que ce qui était important et sacré, c'était ce qu'ils avaient eux-mêmes imaginé pour se tromper et se tourmenter les uns les autres.

Et ainsi, dans le bureau de la prison du gouvernement, ce qui était considéré comme important et sacré, ce n'était point que la grâce et la délice du printemps vinssent d'être accordées aux hommes et aux choses : c'était que, la veille, les employés de ce bureau avaient reçu une feuille ornée d'un sceau, de nombreux en-têtes, et d'un numéro, et les avisant que, ce même matin du 28 avril, à neuf heures, trois prévenus, un homme et deux femmes, auraient à être conduits, chacun séparément, au Palais de Justice pour y être jugés. Et voici que, conformément à cet avis, le 28 avril, à huit heures du matin, dans le sombre et puant corridor de la division des femmes pénétra un vieux gardien. Aussitôt, de l'autre extrémité du corridor, la surveillante de la division s'avança à sa rencontre, une créature d'aspect maladif, vêtue d'une camisole grise et d'un jupon noir.

— Vous venez chercher la Maslova ? — dit-elle.

Et aussitôt elle s'approcha, avec le gardien, de l'une des nombreuses portes donnant sur le corridor.

Le gardien, avec un bruit de ferraille, introduisit une grosse clé dans la serrure de cette porte, qui, en s'entrebâillant, laissa échapper une puanteur plus affreuse encore que celle du corridor. Puis il cria :

— Maslova ! Au Palais de Justice !

Et il referma la porte et se tint immobile, attendant la femme qu'il avait appelée.

À quelques pas de là, dans la cour de la prison, on pouvait respirer un air pur et vivifiant, apporté des champs par la brise printanière. Mais dans le corridor de la prison l'air était accablant et malsain, un air infecté de fiente, d'humidité, et de pourriture, un air que personne ne pouvait respirer sans

être aussitôt envahi d'une morne tristesse. C'est ce que sentait, tout habituée qu'elle fût à cet air empesté, la surveillante de la division. Elle venait de la cour, et, à peine entrée dans le corridor, elle éprouvait un mélange pénible de nausée et de somnolence.

Derrière la porte, dans la chambre des prisonnières, l'agitation était grande : on entendait des voix, des rires, des pas de pieds nus.

— Allons, presse-toi ! — cria le vieux gardien, entr'ouvrant de nouveau la porte.

Quelques instants après, une femme sortit vivement de la chambre, une jeune femme, petite, mais de taille bien prise. Elle avait endossé un sarrau gris sur sa camisole et sa jupe blanches. Ses pieds, couverts de bas de toile, étaient chaussés des gros souliers des détenues. Un fichu blanc enserrait sa tête, laissant dépasser quelques boucles de cheveux noirs soigneusement frisées. Et sur tout le visage de la femme se voyait cette pâleur d'un genre particulier qui ne se voit que sur le visage de personnes ayant depuis longtemps séjourné dans un lieu clos. Mais d'autant plus ressortait, en contraste avec cette pâleur mate de la peau, l'éclat de deux grands yeux noirs, dont l'un louchait quelque peu ; et l'ensemble avait une expression très spéciale de grâce caressante. La jeune femme se tenait très droite, tendant son ample poitrine.

Arrivée dans le corridor, elle inclina légèrement la tête, puis fixa, droit dans les yeux, le vieux gardien ; et puis elle se tint prête à faire tout ce qu'on lui commanderait. Le gardien, cependant, s'apprêtait à refermer la porte, lorsque celle-ci s'entrebâilla une fois de plus ; et l'on en vit sortir le sombre visage d'une vieille femme aux cheveux blancs, tête nue. Cette vieille se mit à parler tout bas à la Maslova : mais

le gardien la repoussa vivement à l'intérieur de la chambre, et referma la porte. La Maslova, alors, s'approcha d'un judas pratiqué dans la porte ; et le visage de la vieille femme se montra aussitôt, de l'autre côté. On entendit, à travers la porte, une voix éraillée :

— Fais attention, et surtout n'aie pas peur ! Et nie tout, tiens bon, voilà tout !

— Bah ! — répondit la Maslova, en secouant la tête, — une chose ou l'autre, c'est tout un ! Il ne peut toujours rien m'arriver de pire que ce que j'ai à présent !

— Bien sûr que c'est tout un, et non pas tout deux ! — fit le vieux gardien, fier de son trait d'esprit.

— Allons, suis-moi, et en route !

La tête de la vieille femme disparut du judas, et la Maslova s'avança dans le corridor, marchant de son pas léger, derrière le vieux gardien. Ils descendirent l'escalier de pierre, ils longèrent les salles fétides et bruyantes de la division des hommes, où des yeux curieux épiaient leur passage à travers les lucarnes des portes, et ils arrivèrent enfin dans le bureau de la prison. Deux soldats s'y trouvaient déjà, le fusil au bras, attendant la détenue pour la conduire au Palais de Justice. Le greffier inscrivit quelque chose, et remit à l'un des soldats une feuille de papier tout imprégnée d'odeur de tabac. Le soldat glissa la feuille dans le revers de la manche de sa capote, puis, après avoir malicieusement cligné de l'œil à son compagnon en lui désignant la Maslova, il se plaça à la droite de celle-ci, tandis que l'autre soldat se plaçait à sa gauche. C'est dans cet ordre qu'ils sortirent du bureau, traversèrent la cour extérieure de la prison, franchirent la grille, et se trouvèrent bientôt sur le pavé des rues de la ville.

Les cochers, les boutiquiers, les cuisinières, les manœuvres, les employés s'arrêtaient au passage du cortège et considéraient la prisonnière avec curiosité. Plusieurs songeaient, en secouant la tête : « Voilà où mène une mauvaise conduite, au contraire de la nôtre qui nous profite si bien ! » Les enfants s'arrêtaient aussi, mais leur curiosité était mêlée de terreur ; et c'est à peine s'ils se rassuraient à la pensée que la criminelle avait maintenant des soldats pour la garder, ce qui la mettait hors d'état de nuire. Un paysan qui vendait du charbon dans la rue s'avança, fit le signe de la croix, et voulut donner un kopeck à la femme : les soldats l'en empêchèrent, faute de savoir si la chose était autorisée.

La Maslova s'efforçait d'aller aussi vite que le lui permettait ses pieds, déshabitués de la marche, et alourdis encore par leurs gros souliers de prison. Sans remuer la tête, elle observait ceux qui la regardaient au passage, heureuse de se voir l'objet de tant d'attention ; elle jouissait aussi de la douceur de l'air printanier, au sortir de l'atmosphère malsaine d'où elle venait. En passant devant un magasin de farine, devant lequel se promenaient quelques pigeons, elle frôla du pied un ramier bleu. L'oiseau s'envola, fila tout contre le visage de la jeune femme, qui sentit sur sa joue le vent de ses ailes. Elle sourit ; mais aussitôt après elle poussa un soupir, ramenée soudain à la pénible conscience de sa situation.

Chapitre II

L'histoire de la Maslova était des plus banales.

Elle était l'enfant naturelle d'une paysanne qui aidait sa mère à soigner les vaches, dans un château. La paysanne, non mariée, accouchait tous les ans d'un enfant ; et, ainsi que cela arrive souvent en pareil cas, les enfants, aussitôt nés, étaient baptisés ; après quoi leur mère ne les nourrissait pas, attendu qu'ils étaient venus sans qu'elle les demandât, qu'elle n'avait pas besoin d'eux, et qu'ils la gênaient dans son travail : de sorte que les pauvres petits ne tardaient pas à mourir de faim.

Cinq enfants, déjà, s'en étaient allés de cette façon. Tous avaient été baptisés, aussitôt nés, puis la mère ne les avait pas nourris, et ils étaient morts. Le sixième enfant, conçu d'un bohémien qui passait, se trouva être une fille : ce qui, d'ailleurs, ne l'aurait pas empêchée d'avoir le même sort que les cinq aînés, si le hasard n'avait fait qu'une des deux vieilles demoiselles à qui appartenait le château entrât un instant dans la vacherie pour gronder ses servantes, au sujet de certaine crème qui sentait la vache. Dans la vacherie l'accouchée était étendue par terre, ayant auprès d'elle un bel enfant plein de vie et de santé. La dame gronda ses servantes et d'avoir mal préparé la crème et d'avoir recueilli dans leur vacherie une femme en couches ; mais, en apercevant l'enfant, elle se radoucit, s'offrit même à être marraine. Puis, prenant pitié de sa filleule, elle fit donner à la mère du lait et un peu d'argent, afin que la petite pût être nourrie ; et ainsi l'enfant resta en vie. Aussi bien les deux vieilles dames l'appelaient-elles « la sauvée ».

L'enfant avait trois ans quand sa mère tomba malade et mourut. Et comme la vachère, son aïeule, ne savait que faire d'elle, les deux vieilles dames la prirent au château. Avec ses grands yeux noirs, c'était une fillette extraordinairement vive et gentille : les deux vieilles s'amusaient à la voir. La plus jeune des deux, la plus indulgente aussi, s'appelait Sophie Ivanovna : c'était la marraine de l'enfant. L'aînée, Marie Ivanovna, avait plus de penchant à être sévère. Sophie Ivanovna paraît la petite, lui apprenait à lire, rêvait d'en faire une gouvernante. Marie Ivanovna, au contraire, disait qu'il fallait en faire une servante, une jolie femme de chambre : en conséquence de quoi elle se montrait exigeante, donnait des ordres à l'enfant, et parfois la battait, dans ses moments de mauvaise humeur. Ainsi, sous l'effet de cette double influence, la petite, en grandissant, se trouva être à demi une femme de chambre, à demi une demoiselle. Le nom même qu'on lui donnait correspondait à cet état intermédiaire ; on ne la nommait ni Katia ni Katenka, mais Katucha. Elle cousait, mettait les chambres en ordre, nettoyait à la craie l'image sainte, servait le café, préparait les petites lessives, et quelquefois était admise à tenir compagnie à ses maîtresses et à leur faire la lecture.

On l'avait, à plusieurs reprises, demandée en mariage, mais elle avait toujours refusé : elle sentait que la vie lui serait difficile avec un ouvrier ou un domestique, gâtée comme elle l'était par la douceur de la vie des maîtres.

C'est de cette manière qu'elle avait vécu jusqu'à dix-huit ans. Elle entra dans sa dix-neuvième année lorsqu'arriva au château un neveu des deux dames, qui, précédemment déjà, avait passé tout un été chez ses tantes, et dont la jeune fille s'était alors follement éprise. Il était officier, et venait se reposer quelques jours, en passant, avant d'aller avec son régiment se battre contre les Turcs. Le troisième

jour, à la veille de son départ, il séduisit Katucha ; et le lendemain il partit, après lui avoir glissé un billet de cent roubles. Trois mois après le départ du jeune homme, elle reconnut, sans erreur possible, qu'elle était enceinte.

Depuis ce moment, tout lui parut à charge ; elle ne songeait qu'aux moyens d'échapper à la honte qui l'attendait ; elle servait ses maîtresses à contre-cœur et avec négligence.

Les deux vieilles dames ne furent pas longtemps sans le remarquer. Marie Ivanovna la gronda une ou deux fois ; mais à la fin, comme elles disaient toutes deux, elles se virent contraintes à « se séparer d'elle », ce qui signifie qu'elles la jetèrent dehors. Au sortir de chez elles elle entra, en qualité de femme de chambre, chez un stanovoï ; mais elle ne put y rester plus de trois mois, parce que le stanovoï, un vieil homme de plus de cinquante ans, se mit, dès le second mois, à lui faire la cour. Un jour qu'il se montrait particulièrement pressant, elle le traita de brute et de vieux diable, et fut renvoyée pour impertinence. À chercher une autre place, elle ne pouvait plus songer, le terme de sa grossesse étant prochain, Elle entra en pension chez une de ses tantes, une veuve, qui, tout en tenant un cabaret, était aussi, vaguement, sage-femme. Ses couches eurent lieu sans trop de souffrances. Mais la sage-femme, étant allée dans le village auprès d'une paysanne malade, rapporta à Katucha la fièvre puerpérale. Et l'enfant, un petit garçon, malade aussi, fut expédié dans un asile, où il mourut aussitôt, sous les yeux même de la femme qui l'avait amené.

Pour toute fortune, Katucha possédait cent vingt-sept roubles : vingt-sept qu'elle avait gagnés, et les cent roubles que lui avait donnés son séducteur. Quand elle sortit de chez la sage-femme, il lui restait six roubles. La sage-femme

lui avait pris quarante roubles pour sa pension pendant deux mois ; vingt-cinq roubles avaient servi à payer l'envoi de l'enfant à l'asile ; et la sage-femme avait encore soutiré quarante roubles, en manière d'emprunt, pour s'acheter une vache ; quant aux vingt roubles qui restaient, Katucha les avait dépensés elle ne savait comment, en achats inutiles, en cadeaux : de sorte que, lorsqu'elle fut guérie, elle se trouva sans argent et forcée de chercher une place. Elle se plaça chez un garde forestier. Ce garde forestier était marié ; mais dès le premier jour, comme le stanovoï, il se mit à faire la cour à la jeune servante. Celle-ci, d'abord, essaya d'échapper à ses poursuites, car elle tenait à garder sa place. Mais il avait plus d'expérience et plus de ruse qu'elle, et surtout il était son maître, pouvant lui commander ce qui lui plaisait : et ainsi, ayant enfin guetté la minute propice, il se jeta sur elle et la posséda. Sa femme ne tarda pas à en être informée. Un jour, surprenant son mari seul dans une chambre avec Katucha, elle frappa celle-ci au visage jusqu'à la faire saigner, et la congédia sans lui payer ses gages.

Katucha se rendit alors à la ville chez une cousine, dont le mari était relieur ; ce mari avait eu autrefois une bonne situation, mais il avait perdu sa clientèle et était devenu ivrogne, dépensant au cabaret tout l'argent qui lui tombait sous la main. Sa femme tenait un petit fonds de blanchisseuse dont les maigres bénéfices lui servaient à nourrir ses enfants et à entretenir son ivrogne de mari. Elle proposa à Katucha de lui apprendre son métier. Mais, en voyant la pénible existence des ouvrières blanchisseuses qui travaillaient chez sa cousine, la jeune femme hésita, et s'adressa de préférence à un bureau de placement pour demander un emploi de servante. Elle trouva un emploi, en effet, chez une dame veuve qui vivait avec ses deux jeunes fils ; et, une semaine environ après qu'elle fut entrée dans cette maison, l'aîné des fils, un collégien de la sixième

classe, aux moustaches naissantes, négligea ses études pour faire la cour à la jolie bonne. La mère rejeta toute la faute sur celle-ci, et la renvoya.

Aucune place nouvelle ne s'offrait ; et un jour, étant venue au bureau de placement, Katucha y rencontra une dame dont les mains nues étaient chargées de bagues et de bracelets. Cette dame, dès qu'elle sut la situation de la jeune femme, lui donna son adresse et l'invita à venir la voir. Et la Maslova y alla. La dame lui fit un accueil des plus aimables, la régala de gâteaux et de vin sucré, la retint jusqu'au soir. Le soir, Katucha vit entrer dans la chambre un homme de haute taille, avec de longs cheveux gris et une barbe grise, qui, aussitôt, s'assit près d'elle et, les yeux luisants et le sourire aux lèvres, se mit à l'examiner et à plaisanter avec elle. La dame le prit à part un moment, dans la chambre voisine. Katucha put entendre les mots : « Toute fraîche, venant droit de la campagne. » Puis ce fut elle-même que la dame appela : elle lui dit que le vieux monsieur était un écrivain, qu'il avait beaucoup d'argent, et qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait si seulement elle savait lui plaire. Effectivement elle lui plut, et l'écrivain lui donna vingt-cinq roubles, en lui promettant de la revoir souvent. Cet argent fut d'ailleurs vite dépensé : Katucha en remit une partie à sa cousine en paiement de sa pension ; avec le reste, elle s'acheta une robe, un chapeau, et des rubans. Quelques jours après, l'écrivain lui fixa de nouveau un rendez-vous ; elle y vint ; il lui donna de nouveau vingt-cinq roubles, et l'engagea à s'installer en chambre garnie.

Dans la chambre que l'écrivain avait louée pour elle, la Maslova fit connaissance avec un commis de boutique, un joyeux garçon, qui demeurait dans la même cour. Elle s'éprit de lui, avoua la chose à l'écrivain, qui, aussitôt, la quitta ; et le commis, après lui avoir promis de l'épouser, ne tarda pas à la quitter à son tour. La jeune femme aurait volontiers

continué à vivre seule en garni, mais cela lui fut défendu : on lui apprit qu'elle pouvait bien, en vérité, vivre de cette façon, mais seulement à la condition de prendre, au bureau de police, une carte rouge, et de se soumettre à l'examen médical.

Alors Katucha revint chez sa cousine. Celle-ci, la voyant vêtue d'une robe à la mode, avec un beau chapeau et un manteau de fourrure, l'accueillit avec respect, et n'osa plus lui proposer d'entrer dans son atelier ; elle la jugeait désormais promue à une classe supérieure de la société. Pour la Maslova elle-même, d'ailleurs, il ne pouvait plus être question d'entrer dans un atelier de blanchisseuse. C'est tout au plus si elle se résignait à séjourner provisoirement dans la chambre de sa cousine : elle considérait avec une pitié mêlée de mépris la vie de travaux forcés que menaient, dans l'atelier, les blanchisseuses, s'épuisant à frotter et à repasser, par trente degrés de chaleur, avec la fenêtre ouverte hiver comme été. Et c'est à cette époque que, tandis que la Maslova se trouvait dans un dénuement extrême, ne parvenant pas à rencontrer un seul protecteur, elle fut rejointe par une entremetteuse qui racolait des filles pour les maisons de tolérance.

La Maslova avait pris depuis longtemps déjà l'habitude de fumer ; et, dans les derniers temps de ses rapports avec le commis, elle s'était de plus en plus entraînée à boire. Le vin l'attirait non seulement parce qu'il lui paraissait agréable au goût, mais surtout parce qu'il lui procurait une distraction, et faisait taire en elle la voix de sa conscience ; car, à jeun, elle s'ennuyait, et souvent avait honte. Aussi l'entremetteuse eut-elle soin de l'inviter à un repas ; puis, l'ayant grisée, elle lui proposa de la faire entrer dans une belle maison, la meilleure de la ville, étalant devant elle toutes les commodités et tous les privilèges de la vie qu'elle y mènerait. La Maslova avait à choisir : d'une part, un

emploi humiliant de servante, dans lequel, suivant toute probabilité, elle aurait à subir les instances des hommes, et devrait se livrer à une prostitution secrète et précaire ; d'autre part, une position assurée et tranquille, une prostitution avouée, protégée par la loi, grassement rétribuée.

Elle choisit naturellement le second parti. Elle avait, en outre, l'impression de se venger ainsi du prince qui l'avait séduite, et du commis, et de tous les hommes dont elle avait eu à se plaindre. Mais ce qui la tenta surtout, et qui fut la cause principale de sa détermination, c'est que l'entremetteuse lui dit qu'elle pourrait se commander toutes les robes qu'elle voudrait, en velours, en faille, en soie, et des robes de bal découvrant les épaules et les bras. Lorsque la Maslova se vit, en imagination, vêtue d'une robe de soie jaune clair, décolletée, avec des revers de velours noir, elle n'y tint plus et signa l'engagement : sur quoi l'entremetteuse fit aussitôt venir un fiacre, et la conduisit dans une maison connue et estimée de la ville entière, la maison de Caroline Albertovna Rosanov.

De ce jour commença pour la Maslova cette vie de violation continue des lois divines et humaines que des centaines de milliers de femmes mènent aujourd'hui, non seulement avec l'autorisation, mais sous la protection effective d'un pouvoir légal soucieux du bien-être de ses subordonnés : cette vie dégradante et monstrueuse qui aboutit, neuf fois sur dix, après d'horribles souffrances, à une décrépitude et à une mort prématurées.

Le matin et durant la plus grande partie de la journée, un lourd sommeil, après les fatigues de la nuit. Entre trois et quatre heures, un réveil las, dans les draps souillés ; des gorgées d'eau de seltz, de café, des flâneries à travers la chambre, en chemise, en peignoir, en camisole, des coups

d'œil dans la rue par les fenêtres aux persiennes fermées, d'indolentes querelles entre femmes ; puis des lavages, des maquillages, l'étouffement du corps dans un corset trop serré, le choix d'une robe, des disputes à ce sujet avec la patronne, des études de poses devant la glace, des applications de fard sur les joues et de khol sur les cils, des mets gras et sucrés ; puis l'endossement d'une robe de soie claire, laissant à nu la moitié du corps ; puis la descente dans un salon trop orné, éclairé d'une lumière trop crue, et alors la réception des clients : de la musique, des danses, des gâteaux, du vin, du tabac ; et un commerce galant avec des jeunes gens, des hommes mûrs, des adolescents, des vieillards tombant en ruine, avec des célibataires, des hommes mariés, des marchands, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tartares, avec des riches et des pauvres, des bien portants et des malades, avec des ivrognes et des hommes à jeun, avec des brutes et des hommes du monde, avec des militaires, des fonctionnaires, des étudiants, des collégiens, avec des gens de toutes les conditions, de tous les âges, et de tous les caractères. Et des cris et des moqueries, et des rires et de la musique, et du tabac et du vin, et du vin et du tabac, et de la musique depuis le soir jusqu'à l'aube. Et, le matin seulement, la liberté et le lourd sommeil. Et de même tous les jours, d'un bout à l'autre de la semaine. Et à la fin de chaque semaine, la visite légale, au bureau de police : une vraie loterie, où les fonctionnaires et médecins présents au bureau tantôt se montrent sérieux et sévères, tantôt s'amusement joyeusement à humilier ce sens de la pudeur donné par la nature, comme une sauvegarde, non seulement à l'espèce humaine mais aux bêtes elles-mêmes. On passe en revue les femmes, après quoi on leur donne une patente les autorisant à poursuivre la même vie pendant la semaine qui suit. Et de nouveau la même vie, pendant cette semaine. Et cela indéfiniment, en hiver comme en été, les jours de grandes fêtes comme les jours ouvrables.

La Maslova vécut cette vie durant plus de six ans. Deux fois elle changea de maison, et une fois elle dut faire un séjour à l'hôpital. La septième année, — elle avait alors vingt-six ans, — se produisit l'événement qui lui valut d'être arrêtée, et qui lui valait maintenant d'être menée devant la cour d'assises, après un emprisonnement préventif de plusieurs mois en compagnie de créatures ayant pour métier le vol et l'assassinat.

Chapitre III

I

Au moment où la Maslova, assise sur un banc, dans une cellule du Palais de Justice, était occupée à déchausser ses pieds, que le frottement des souliers avait meurtris pendant le trajet à travers la ville, ce même prince Dimitri Ivanovitch Nekhludov qui, jadis, l'avait séduite, se réveillait, dans son grand lit à ressorts, couvert d'un mol édredon de duvet. Vêtu d'une chemise de nuit en toile de Hollande élégamment plissée sur la poitrine, il s'accoudait avec nonchalance et, allumant une cigarette, il songeait à ce qu'il avait fait la veille et à ce qu'il ferait ce jour-là. Le souvenir lui revint de sa soirée de la veille, passée chez les Korchaguine. C'était un couple très riche et très considéré, et dont, de l'avis de tous, il devait épouser la fille. Ce souvenir le fit soupirer ; après quoi, jetant sa cigarette, il étendit la main vers un étui d'argent pour en prendre une seconde, mais aussitôt se ravisa, souleva courageusement son corps alourdi, et, mettant hors du lit ses pieds blancs semés de poils, il les chaussa de pantoufles. Puis il couvrit ses larges épaules d'une robe de chambre de soie, et, d'un pas lourd mais vif, il alla dans un cabinet de toilette voisin de la chambre à coucher.

Là, il commença par broser soigneusement, avec une poudre spéciale, ses dents, plombées en plusieurs endroits ; puis il les rinça avec un élixir parfumé ; puis il s'approcha du lavabo de marbre, et, avec un savon parfumé, se lava les mains, employant ensuite un zèle tout particulier à nettoyer et à broser ses ongles, qu'il gardait très longs. Cela fait, il

ouvrit tout large le robinet du lavabo et se lava le visage, les oreilles, et le cou. Il passa alors dans une troisième chambre, où était installé un appareil de douches : le jet d'eau froide rafraîchit son corps musculeux, déjà tout chargé de graisse. Quand il se fut essuyé avec des serviettes éponges, il changea de chemise, chaussa ses bottines, luisantes comme un miroir, s'assit devant une glace, et, à l'aide de deux jeux de brosses, se mit à peigner d'abord sa barbe noire, puis ses cheveux, très rares déjà sur le sommet de la tête. Tous les objets qu'il employait à sa toilette, le linge, les vêtements, la chaussure, les cravates, les épingles, les boutons de manchettes, tout cela était de première qualité, très simple, très peu voyant, très solide et très cher.

Sans se hâter, Nekhludov acheva de se vêtir ; il se rendit ensuite dans sa salle à manger, une longue pièce, dont trois hommes de peine avaient, la veille, ciré le parquet. Dans cette salle à manger se trouvaient un énorme buffet de chêne et une table non moins énorme, une table à rallonges, en chêne aussi, et qui avait quelque chose de solennel, avec ses quatre pieds sculptés, largement étendus, imitant la forme de pattes de lion. Sur cette table, couverte d'une nappe mince et bien amidonnée, avec de grands nœuds aux angles, on avait placé une cafetière d'argent pleine d'odorant café, un sucrier d'argent, un pot à crème, et une corbeille contenant les petits pains frais, des rôties et des biscuits. Enfin, à côté du couvert, on avait mis le courrier du matin : des lettres, des journaux, une livraison de la *Revue des Deux Mondes*.

Nekhludov s'apprêtait à décacheter les lettres lorsque, par la porte qui donnait sur l'antichambre, entra dans la salle à manger une grosse femme d'un certain âge, toute vêtue de noir, avec un bonnet de dentelles sur la tête. C'était Agrippine Petrovna, la femme de chambre de la vieille

princesse, mère de Nekhludov, qui était morte quelque temps auparavant dans cette même maison. La Femme de chambre de la mère était restée auprès du fils, en qualité d'économe.

Agrippine Petrovna avait, à diverses reprises, fait de longs séjours à l'étranger avec la mère de Nekhludov : elle avait la tenue et les manières d'une dame. Elle demeurait dans la maison des Nekhludov depuis l'enfance, et avait connu Dimitri Ivanovitch quand il n'était encore que « Mitenka ».

— Bonjour, Dimitri Ivanovitch !

— Bonjour, Agrippine Petrovna ! Qu'y a-t-il ? — demanda Nekhludov.

— C'est une lettre pour vous. La femme de chambre des Korchaguine l'a apportée depuis longtemps déjà : elle attend chez moi, — dit Agrippine Petrovna, tendant une lettre, et souriant d'un sourire significatif.

— C'est bien, tout de suite ! — dit Nekhludov en prenant la lettre. Mais il vit le sourire d'Agrippine Petrovna, et se rembrunit.

Le sourire d'Agrippine Petrovna signifiait qu'elle savait que la lettre venait de la jeune princesse Korchaguine, avec laquelle Agrippine Petrovna supposait que son maître allait se marier. Or cette supposition déplaisait à Nekhludov.

— Dites à la femme de chambre d'attendre encore !

Et Agrippine se poussa hors de la chambre, non sans avoir d'abord saisi une brosse de table qu'on avait déplacée, et qu'elle remit à la place où elle devait être.

Nekhludov décacheta l'enveloppe parfumée que venait de lui donner Agrippine Petrovna, et ouvrit la lettre, écrite sur un épais papier gris, avec des lignes inégales, d'une écriture anglaise aux lettres pointues :

« Remplissant la charge que j'ai prise sur moi d'être votre mémoire, lut-il dans cette lettre, je vous rappelle que, aujourd'hui, le 28 avril, vous devez faire partie du jury à la cour d'assises, et que, par conséquent, il vous sera tout à fait impossible d'aller avec nous et Kolossov voir la galerie des Z..., comme vous nous l'aviez promis hier avec votre légèreté habituelle, à moins que vous ne soyez disposé à payer à la cour d'assises les 300 roubles que vous vous refusez pour votre cheval. Je me suis souvenue de cela hier, dès que vous étiez parti. Ainsi, ne l'oubliez pas !

« Princesse M. Korchaguine. »

Sur l'autre page était écrit :

« Maman vous fait dire que votre couvert vous attendra jusqu'à la nuit. Venez absolument, à quelque heure que ce soit !

« M. K. »

Nekhludov fronça les sourcils. Ce billet était une continuation de la campagne entreprise autour de lui, depuis deux mois déjà, par la princesse Korchaguine, à l'effet de l'enserrer dans des liens sans cesse plus difficiles à rompre. Et, d'autre part, outre cette hésitation qu'éprouvent toujours, devant le mariage, des hommes d'âge mûr, habitués au célibat, et, avec cela, médiocrement amoureux, il y avait encore un autre motif pour lequel, même s'il s'était décidé à ce mariage, il n'aurait pas pu se déclarer à ce moment. Ce motif n'avait naturellement rien à voir avec le fait que, huit ans auparavant, Nekhludov avait

séduit Katucha et l'avait abandonnée : à cela il n'aimait pas à penser, et l'idée ne lui serait pas venue d'y trouver un obstacle à son mariage avec la jeune princesse. Ce motif, c'était que Nekhludov entretenait des relations secrètes avec une femme mariée, relations que, en vérité, il s'était récemment décidé à rompre, mais que sa maîtresse, elle, ne reconnaissait nullement comme rompues.

Nekhludov était très timide avec les femmes. Et c'est cette timidité qui avait suggéré à Marie Vassilievna, la femme d'un maréchal de la noblesse, le désir de le subjuguer. Elle l'avait, en effet, entraîné dans une liaison qui tous les jours devenait pour Nekhludov plus absorbante, et qui tous les jours lui paraissait plus pénible. Mais, d'abord, il n'avait pu résister à la séduction, et, plus tard, se sentant coupable vis-à-vis de sa maîtresse, il ne pouvait se résoudre à briser ses liens sans qu'elle y consentît. Et elle, loin d'y consentir, elle lui disait que, s'il l'abandonnait après qu'elle lui avait tout sacrifié, elle ne manquerait pas de se tuer aussitôt.

Il y avait précisément dans le courrier de Nekhludov, ce matin-là, une lettre du mari de sa maîtresse ; le prince reconnut l'écriture et le cachet. Il rougit et éprouva cette sorte de sursaut d'énergie qu'il éprouvait toujours à l'approche du danger. Mais son émotion s'apaisa dès qu'il eut ouvert la lettre. Le mari de Marie Vassilievna, maréchal de la noblesse du district où se trouvaient les principaux domaines de la famille de Nekhludov, écrivait au prince pour lui annoncer qu'une session extraordinaire du conseil qu'il présidait s'ouvrirait à la fin de mai et pour le prier de venir, sans faute, y assister et lui donner un « coup d'épaule » ; car on allait discuter deux questions des plus graves, la question des écoles et la question des chemins vicinaux, et sur toutes les deux on pouvait s'attendre à une vive opposition du parti réactionnaire.

Ce maréchal de la noblesse était, en effet, un libéral : avec quelques autres libéraux de la même nuance, il luttait contre la réaction, qui tendait à se renforcer ; et cette lutte l'accaparait tout entier, de sorte qu'il n'avait même pas le temps de s'apercevoir que sa femme le trompait.

Nekhludov se rappela les angoisses qu'il avait eu à subir si souvent déjà ; il se rappela comment, un jour, ayant imaginé que le mari avait tout découvert, il s'était préparé à un duel avec lui, ou il avait eu l'intention de tirer en l'air ; il revit la terrible scène qu'il avait eue avec sa maîtresse, le jour où celle-ci, désespérée, s'était élancée dans le jardin et avait couru vers l'étang pour se noyer.

« Je ne puis y aller en ce moment, ni rien entreprendre avant qu'elle m'ait répondu », songeait-il. Huit jours auparavant, il avait écrit à sa maîtresse une lettre décisive, où il se reconnaissait coupable, se déclarait prêt à tout pour racheter sa faute, mais terminait en disant que, pour le bien de la jeune femme, leurs relations devaient cesser à jamais. C'est à cette lettre qu'il attendait une réponse qui ne venait pas. L'absence de réponse, d'ailleurs, lui paraissait d'un bon signe. Si sa maîtresse n'avait pas consenti à la rupture, elle aurait écrit depuis longtemps, ou bien elle serait arrivée elle-même, comme elle l'avait déjà fait une autre fois. Nekhludov avait entendu parler d'un certain officier qui faisait la cour à Marie Vassilievna ; et la pensée de ce rival le faisait souffrir de jalousie, mais en même temps le réjouissait, en lui donnant l'espoir qu'il pourrait enfin s'affranchir d'un mensonge qui lui pesait.

Une autre lettre que Nekhludov trouva dans son courrier lui venait de l'intendant principal des biens de sa mère, qui maintenant étaient ses biens. Cet intendant écrivait que Nekhludov devait absolument se rendre dans son domaine pour recevoir la confirmation de ses droits de succession,

comme aussi pour trancher la question de la façon dont ses biens seraient gérés à l'avenir. La question consistait à savoir si ces biens continueraient à être gérés de la même façon qu'ils l'étaient du vivant de la défunte princesse, ou si, comme l'intendant l'avait conseillé à celle-ci, et comme il le conseillait maintenant au jeune prince, on ne ferait pas mieux de rompre les contrats et de reprendre aux paysans toutes les terres qu'on leur avait louées. L'intendant affirmait que l'exploitation directe de ces terres serait infiniment plus fructueuse. Il s'excusait ensuite d'avoir un peu retardé l'envoi de la rente de 3.000 roubles qui revenait au prince : cette somme lui serait expédiée par le prochain courrier ; et le retard provenait de ce que l'intendant avait eu toutes les peines du monde à recevoir cet argent des paysans, qui poussaient si loin leur manque de conscience qu'on avait dû recourir à la force pour les faire payer.

Cette lettre fut à la fois agréable et désagréable à Nekhludov. Il trouvait agréable de se sentir maître d'une fortune plus grande que celle qu'il avait eue jusqu'alors. Mais, d'autre part, il se rappelait que, dans sa première jeunesse, avec la générosité et la résolution de son âge, s'étant enthousiasmé pour les théories sociologiques de Spencer et d'Henry George, non seulement il avait pensé, proclamé et écrit que la terre ne pouvait pas être un objet de propriété individuelle, mais qu'il avait même donné aux paysans un petit bien qui lui venait de son père, afin de conformer ses actes à ses principes. Et, maintenant que la mort de sa mère avait fait de lui un grand propriétaire, il avait à choisir entre deux partis : ou bien il pouvait renoncer à tous ses domaines, comme il avait fait dix ans auparavant pour les deux cents hectares qui lui venaient de son père ; ou bien, en prenant possession de ses domaines, il pouvait, d'une façon tacite mais formelle, reconnaître pour faux et mensongers les principes qu'il avait autrefois soutenus.

Le premier de ces deux partis était, pour lui, impossible en fait, car ses domaines constituaient toute sa fortune. De reprendre du service, il n'en avait pas le courage ; et il était trop accoutumé à sa vie d'oisiveté et de luxe pour pouvoir songer à y renoncer. Et puis, le sacrifice aurait été inutile, car Nekhludov ne se sentait plus ni la force de conviction ni la résolution qu'il avait eues dans sa jeunesse.

Mais le second parti, celui qui consistait à renier formellement des principes désintéressés, généreux, dont il s'était souvent enorgueilli, ce parti lui était désagréable.

Et c'est pour cela que la lettre de son intendant lui était désagréable.

II

Quand il eut achevé son déjeuner, Nekhludov passa dans son cabinet. Il voulait voir, dans la lettre d'avis officielle, à quelle heure il devrait être au Palais de Justice, et il avait aussi à répondre à la princesse Korchaguine. Il traversa, pour se rendre dans son cabinet, son atelier, où se dressait sur un chevalet un tableau commencé, et où des études diverses pendaient aux murs. La vue de ce tableau, auquel il travaillait depuis deux ans sans pouvoir l'achever, la vue de ces études et de tout l'atelier raviva en lui le sentiment sans cesse plus fort de son impuissance à faire des progrès en peinture, et la conscience de son manque de talent. Il attribuait, en vérité, ce sentiment à l'excès de délicatesse de son goût artistique ; mais il ne pouvait s'empêcher de songer que, cinq ans auparavant, il avait quitté l'armée parce qu'il avait cru se découvrir un talent de peintre. Et c'est avec une disposition d'esprit assez mélancolique qu'il entra dans son énorme cabinet de travail, pourvu de toute sorte d'ornements et de commodités. S'approchant d'un

grand bureau plein de tiroirs étiquetés, il ouvrit le tiroir qui portait l'étiquette *Convocations*, et y trouva aussitôt l'avis qu'il cherchait. Cet avis l'informait qu'il eût à être au Palais de Justice à onze heures. Nekhludov referma le tiroir, s'assit, et commença une lettre où il voulait dire à la princesse qu'il la remerciait de son invitation, et qu'il espérait pouvoir venir dîner dans l'après-midi. Mais, après avoir écrit sa lettre, il la déchira : elle était trop intime. La seconde qu'il écrivit était trop froide, presque impolie : il la déchira encore. Il sonna, et un laquais entra dans la chambre, un homme âgé, de mine grave, à la face rasée ; il portait un tablier de calicot gris.

— Faites-moi venir un fiacre !

— Tout de suite, Votre Excellence.

— Et dites à la personne qui attend que c'est bien, que je remercie, que je tâcherai de venir.

« Ce n'est pas très convenable, songea Nekhludov, mais je n'arrive pas à écrire ! De toute façon, je la verrai aujourd'hui. »

Il s'habilla et sortit sur le perron. La voiture qu'il prenait d'ordinaire, une élégante voiture aux roues caoutchoutées, était déjà là, qui l'attendait.

— Hier soir, — lui dit le cocher en se tournant à demi vers lui, — vous veniez à peine de sortir de chez le prince Korchaguine quand je suis arrivé. Le valet de pied m'a dit : « Il vient de partir. »

« Les cochers eux-mêmes connaissent mes relations avec les Korchaguine ! » pensa Nekhludov, et de nouveau se présenta devant lui la question de savoir s'il devait ou non